

Les palimpsestes de l'amour et de la haine

Gérald Godin, *Tendres et emportés* (édition préparée par André Gervais), Outremont, Lanctôt. 1997, 136 p.

Jean Pierre Girard, *Hair?*, Québec, L'instant même, 1997, 176 p.

Michel Lord

Numéro 88, hiver 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39280ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (1997). Compte rendu de [Les palimpsestes de l'amour et de la haine / Gérald Godin, *Tendres et emportés* (édition préparée par André Gervais), Outremont, Lanctôt. 1997, 136 p. / Jean Pierre Girard, *Hair?*, Québec, L'instant même, 1997, 176 p.] *Lettres québécoises*, (88), 28–29.

Gérald Godin, *Tendres et emportés* (édition préparée par André Gervais), Outremont, Lanctôt, 1997, 136 p., 14,95 \$.
Jean Pierre Girard, *Hair ?*, Québec, L'instant même, 1997, 176 p., 19,95 \$.

Les palimpsestes de l'amour et de la haine

Une réédition des nouvelles éparses de Gérald Godin et un quatrième recueil de Jean Pierre Girard : la nouvelle continue d'avoir le vent dans les voiles.

NOUVELLE
Michel Lord

IL EST DIFFICILE DE RÉUNIR deux recueils de nouvelles plus disparates dans la même chronique. Pourtant, il y a un élément formel (ou informel) qui se retrouve chez chacun de ces auteurs : la dérive existentielle autant que discursive. Si forme il y a, elle s'inscrit dans des parcours narratifs d'une grande liberté.

Avec le recueil de Gérald Godin, *Tendres et emportés*, on a droit à la résurrection de textes publiés dans les années soixante, à l'exception d'un seul titre inédit. Selon André Gervais, il y aurait ici un récit, « Télesse », et cinq nouvelles. Gervais n'explique pas vraiment pourquoi l'un est qualifié de récit et les autres de nouvelles, mais dans un avant-propos substantiel, agrémenté de trente-six notes infrapaginales des plus intéressantes pour l'histoire littéraire, il rappelle que Claude Hurtubise accepte d'abord « Télesse » en tant que « nouvelle », mais qu'il la publie dans les *Écrits du Canada français* (n° XVII, 1964) avec la mention générique « récit ». Pour Godin, les choses sont à la fois plus simples et plus complexes : « Télesse/ni roman ni récit ni journal/mais un peu des trois » (extrait de page dactylographiée de Godin cité par Gervais, p. 13). Tout se passe comme si Godin avait eu un projet très flou et qu'il avait voulu tout dire en même temps, se révélant par bribes tout en se cachant au milieu de la fiction. D'après le portrait tracé par Gervais, on s'aperçoit que Gérald Godin a publié beaucoup, mais j'ignorais son acharnement à écrire dans le genre narratif, acharnement rarement couronné par le succès, quoique l'auteur ait été louangé par la critique et courtoisé par le Seuil après la publication de « Télesse ». Le projet n'a jamais abouti, le Seuil ayant finalement refusé en 1965 le « roman » qu'était devenu « Télesse ». Puis il y a eu, il n'y a pas si longtemps, la publication de *L'ange exterminé* (l'Hexagone, 1990), qui laissait voir un Godin « romancier », au style fort étrange et manipulant une forme extrêmement éclatée, tout à fait dans le ton de ce que nous révèlent les textes narratifs de *Tendres et emportés*.

Si la plupart des nouvelles du recueil sont censées relever, selon Gervais, de ce que Philippe Lejeune appelle le « pacte autobiographique », c'est sans doute le cas, mais de manière sûrement très déformée ou diffractée. Ainsi, dans « Télesse », Palimpseste serait, selon moi, la représentation de Trois-Rivières, ville natale de Godin, « petite ville perdue au bout d'une rivière [...] où [...] des gens vivaient [...] dès leur naissance marqués par un ciel bas, par un défaut de vie quelque part » (p. 34-35). Mais le narrateur de « Télesse » ajoute presque aus-

sitôt : « Il est difficile, ou plutôt fatigant, de dire quelques mots de Palimpseste, si l'on veut dire quelque chose de bien, de neuf et de vrai. » (p. 35) La nouvelle est ainsi faite de dire et de refus de dire, de segments tonitruants et de silences, le discours tout en sauts et en plongées se développant sous forme de treize fragments reliés assez lâchement les uns aux autres. Ainsi au début, le narrateur fait la description déroutante de certains détails touchant le passage d'un cirque à Palimpseste, puis le discours passe à une scène cocasse de la famille de Télesse regroupée autour de la table (« Une tranche de steak a chanté [...] ». On s'est bousé chacun une cuillerée de patates pilées dans notre assiette » (p. 32) ; on a aussi droit à une scène comique dans une taverne d'autrefois où une femme vient chercher son homme et où les « biéreux » mettent dans leur « draffe » du « sel [qui] descendait au fond du verre comme une pluie d'étoiles dans un ciel d'or » (p. 36). Les sections 8 et 9 comptent parmi les plus intéressantes, car Télesse se livre d'abord à un exercice de confession sur ses rêves d'aisance, de mouvement (« Traverser la vie la pédale au fond », p. 49), pour ensuite déconstruire tout cela en parlant — de manière postmoderne — de sa propre écriture :

Ce manuscrit me reviendra [...] Refusé, refusé, refusé, il sera refusé partout, c'est normal. Paraît qu'il faut se livrer corps et âme pour que le compte y soit [...]. J'espère vous avoir assez menti pour vous donner l'illusion de vous avoir tout livré de mon corps et de mon âme, comme dans une chanson d'amour. (p. 50)

Ce retournement, ces soubresauts, cette ironie sont révélateurs finalement d'une volonté parodique constante.

Quant au reste du recueil, il est plus étrange encore. Quatre des cinq nouvelles ont paru en 1964 dans la revue *Parti pris*. Dans « Alberts ou la vengeance », le narrateur, Alberts cherche sans succès à publier dans un périodique québécois l'histoire de William O'Neill, un gardien de nuit dans un édifice fédéral, tué par une explosion inexplicable (le FLQ ?), alors qu'il est en train d'uriner entre deux poubelles. Le texte d'Alberts s'intitule « Pourquoi j'ai tué William O'Neill », et l'auteur



Gérald
Godin

explique à son père qu'il l'a tué parce qu'il « pensai[t] qu'il était le père de l'abbé Louis O'Neill » (p. 75). Il y a donc ici un texte dans un texte qui renvoie à l'auteur d'autres textes des années soixante, l'abbé O'Neill étant l'auteur d'un article assez réactionnaire, puis le coauteur, avec l'abbé Gérard Dion, d'ouvrages qui ont provoqué un scandale au début des années soixante. Gérard Godin devait les détester généreusement. Les autres nouvelles sont plus échevelées. Chaque fois, on dirait qu'il y a quelque chose d'inachevé, de non fini. Ce ne sont jamais de grands textes — et on se demande même ce qu'il serait advenu de ces nouvelles si Gérard Godin n'était pas devenu le poète et le ministre qu'il a été. Mais pour ceux, comme moi, qui aiment le personnage, sa poésie, son style volontairement débrillé, ce recueil constitue une heureuse découverte, compte tenu qu'il vient avec une « chronologie de Gérard Godin », en plus du texte liminaire très fouillé d'André Gervais, grâce auquel nous pouvons parcourir le dédale des relations que Godin a entretenues avec certains personnages importants du milieu du cinéma et des lettres de l'époque.

Amour, violence, haine et tendresse

Pour les amateurs de nouvelles québécoises, Jean Pierre Girard n'a plus à être présenté : auteur prolifique des années quatre-vingt-dix, il a d'abord remporté le prix Adrienne-Choquette en 1990, puis publié coup sur coup, toujours à l'instant même, *Espaces à occuper* (1992),

Lécbées timbrées (1993), et, cette année, *Hair ?*. Dans les seize nouvelles de ce recueil, comme dans les précédents, le titre tient lieu de thème unificateur, à partir de quoi tout part à la dérive. La forme n'a rien de canonique chez Girard, qui s'inscrit tout à fait dans la mouvance de l'école de Québec rassemblée à l'instant même autour de Gilles Pellerin. À moins que l'on ne parle de nouveau canon de la nouvelle, qui consiste à articuler un discours plutôt qu'une histoire en bonne et due forme autour d'un personnage ? Je serais porté à le croire. Il y a tout de même des *histoires* que l'on peut reconstituer après avoir lu la nouvelle, mais la forme narrative est fragmentée, le plus souvent par une voix qui cherche à recoller des morceaux de vie éclatée. C'est que la douleur

amoureuse est à l'origine des textes dans *Hair ?*, une douleur qui laisse littéralement défaite, en morceaux, la personne affectée.

Dès le premier texte, « Le fossoyeur », un homme, simplement désigné par le pronom *vous*, rencontre une femme qui l'attire beaucoup, mais il souffre encore d'avoir été rejeté par une autre femme. Le discours mime les doutes, les questionnements de cet homme qui se méprise, qui cherche à retrouver un sens à sa vie. Le texte est intense, beau, douloureux. Certaines nouvelles donnent parfois dans la violence féroce, mais on imagine que ce n'est que pour le pur spectacle de la cruauté. Je pense surtout à « Don't move », où un homme, le narrateur, est attiré par une femme dans une ruelle à New York. C'est un guet-apens, car là, une autre femme surgit de l'ombre avec une fillette qu'elles battent et égorgent. Tout ce temps, le narrateur témoin demeure pétrifié. Les femmes s'enfuient, et la police ne tarde pas à venir arrêter l'homme, pleurant avec la fillette dans ses bras. Inversement, dans « Mauvaise nouvelle », une femme vient au secours d'une fille battue par un homme, et il semble qu'elle le tue.

Parfois, l'anecdote semble un peu forcée. Je pense à « Wilson 3 », où le narrateur passe une balle à un autre conducteur alors qu'ils roulent

à pleine vitesse sur l'autoroute, ou à « De la haine envers l'être aimé », une nouvelle à deux volets qui se termine en l'an 2003, sans que ce soit de la S-F. Au début, un prof de collège se fait demander par une étudiante des titres de chapitres des *Essais* de Montaigne. Pris de court, il en donne un faux, « De la haine envers l'être aimé ». Des années plus tard, l'étudiante recherche le texte inexistant. Puis elle devient une traductrice très prisée. Mais elle traduit des livres qui sont éreintés par la critique ; quelques années après, elle les publie sous son nom, et ils connaissent le succès. Le lien ne m'a pas paru évident entre les deux parties de cette nouvelle. La dérive est extrême.

Mais, à fréquenter Girard, on finit par s'habituer à ces étrangetés non expliquées, car il affectionne l'ellipse et la paralipse (*grosso modo* : le manque d'information), qui sont après tout peut-être les figures (en creux) les plus représentatives de la nouvelle contemporaine. Dans l'univers de Girard, peu de psychologie ; les gestes posés sont peu expliqués. Tout nage dans l'impulsion nerveuse, et le style correspond également tout à fait à ce projet (ou à ce jet). Pourtant, le contraire existe aussi chez lui. Dans la dernière nouvelle, « La certitude de tes souvenirs », un père écrit à sa fille. Perce encore sous le discours une douleur — une séparation sans doute d'avec la femme du narrateur — qui prend la forme d'une plainte où le père essaie de muer un sentiment de haine en amour. Après le spectacle de toutes les violences possibles ou forcées, Girard ne pouvait pas imaginer plus belle finale.



Jean
Pierre
Girard



IMPRIMERIES QUEBECOR

LE SPÉCIALISTE

IMPRIMEUR

Si vous pensez
qu'Imprimeries Quebecor
n'imprime pas de livres,
révisez vos classiques...

TEL.: (514) 856-7848 FAX : (514) 348-5548